

RÉCITS D'ADOLESCENCE : LE TRAITEMENT DU CHANGEMENT SELON LES GÉNÉRATIONS*

par Dominique BOULLIER

RÉSUMÉ

L'adolescence est présentée comme accès à la Personne, qui contraint toutes les relations sociales à se réorganiser, et non seulement l'adolescent lui-même. Le passage d'un rapport d'imprégnation à une communication suppose une reformulation du contrat de génération au sein de la famille. L'analyse du traitement de ce changement dans les récits fait apparaître la tendance parentale à nier les bouleversements et celle des adolescents à accentuer la rupture.

SUMMARY

Adolescence is presented here as leading to the full development of the Person, which calls for a complete reorganization of social relations and not only to a change of young people themselves. The switch from a situation where young people are impregnated with principles to a situation where they can communicate implies a new formulation of the agreement governing relations between generations within the family. The analysis made in these tales of the way in which such change has taken place shows that parents are tending to deny the importance of this development and that young people are tending to make such breach even greater.

1. LES ENJEUX

Une quantité impressionnante d'ouvrages ont traité cette mutation que semble être l'adolescence et nous voulons seulement ici recentrer ces analyses autour du rapport entre générations. La terminologie de mutation s'impose parfois très facilement en raison des transformations physiques liées à la puberté. Pour

* Cet article s'appuie sur plusieurs années de recherches ethnographiques sur la cohabitation des générations en milieu urbain, recherches réalisées dans le cadre du LARES, à Rennes, et soutenues par la Sauvegarde de l'Enfance et l'APRAS.

sortir d'une vision strictement biologique du développement humain, d'autres auteurs ont mis en avant une notion de crise d'identité ou encore de quête d'identité propre à l'adolescence. Dans toutes ces propositions, l'adolescence est décrite comme un processus individuel qui signale à la fois une continuité de l'individu (malgré les crises, les doutes, les ruptures) et son caractère de *centre* de cette évolution. Cette représentation, assez proche de celle du sens commun, nous le verrons, s'appuie sur des *a priori* théoriques quant à un Moi, un individu conçus comme préexistants à toute relation, évoluant par eux-mêmes, en se complexifiant ou en se transformant. Ces *a priori* s'appuient sur la continuité du biologique, de l'individu comme corps séparé, pour affirmer son autonomie vis-à-vis de l'autre et son développement unifié, plus ou moins découpé en stades.

Imprégnation et communication

Or, la puberté marque, sur le plan biologique même, un *saut* qui va au-delà d'une maturation conçue comme accroissement continu, complexification, etc. Sommes-nous si sûrs qu'il s'agit bien du même individu, biologiquement parlant, avant et après ? La lenteur du processus apprécié au rythme de la vie quotidienne tend à faire oublier la brutalité de la mutation à l'échelle d'une vie. Mais cette discussion, située aux frontières de notre domaine d'investigation, renforce le doute sur la continuité et la centralité d'un Moi traversant la puberté et l'adolescence, et demeurant stable, comme noyau, pivot d'une identité pourtant malmenée. Bien sûr, nous ne pouvons exister sans réorganiser notre histoire, sans représenter notre continuité individuelle depuis la naissance : or ce travail basé sur la mémoire, mais ne s'y réduisant pas, n'est pas possible à tout âge (A partir de quand produisons-nous notre histoire ? Certainement pas à 5 ans). De plus, il conduit à des remaniements incessants (notre propre enfance vue par nous-mêmes à 15 ans, 40 ans et 70 ans est sans doute bien différente). Et plus encore, cette histoire que nous disons être la nôtre, est entièrement construite par d'autres (nos parents au moins) jusqu'à un certain âge (les récits stéréotypés des premiers pas ou du premier jour d'école ou de tel trait de comportement, qui les fait ?). Et, plus tard, cette capacité de réécriture que nous avons ne se met en œuvre que dans la confrontation à l'autre : selon les situations et les expériences, nous pouvons ensemble réécrire l'histoire de chacun, la réinterpréter. Où se trouve alors ce noyau supposé, cette conscience stable ? Tout signale au contraire que ce Moi, cette positivité de l'identité est sans cesse transformée et qu'elle advient à l'existence dans l'échange même, fondateur de ces sub-

jectivités supposées permanentes. Chaque échange est l'occasion de la mise en œuvre d'une capacité d'invention des origines, capacité formelle qui s'investit dans des identités, des histoires, des subjectivités. Ce qui ne signifie pas qu'on peut totalement, arbitrairement réécrire son histoire : cette capacité s'exerce nécessairement en *relation* et se voit ainsi contrainte à un compromis où les identités des uns et des autres sont redéfinies tout en prenant en compte l'ensemble des interactions déjà existantes. Si l'on exerçait cette capacité arbitrairement, hors de tout compromis, on atteindrait la schizophrénie.

Ces principes ainsi brièvement établis nous contraignent alors à nous dégager de la continuité supposée de la Personne¹ à travers la crise d'adolescence. Et cela de deux manières :

1. La Personne n'est pas en crise, elle *advient*, à la puberté : c'est à ce moment que se réalise une capacité de définition abstraite de son monde (de soi et des autres) alors que jusqu'ici l'enfant demeurait *dans le monde de l'Autre*. Il y a *saut* et non pas *continuité*.

L'avènement au statut de Personne n'est pas lié à sa reconnaissance par la société. Les rites d'initiation socialisaient une frontière et marquaient bien l'émergence d'un être nouveau. Nous avons critiqué ailleurs la notion de *passage* qu'on associe à ces rites². Ils sanctionnent en effet une transformation totale des rapports de la société entière à elle-même et non seulement le passage d'une catégorie sociale à une autre et, de plus, marquent la reconnaissance d'un avènement déjà réalisé culturellement en chaque individu. Dans nos sociétés, cette brutalité de la frontière marquant l'avènement à la Personne a disparu et cela renforce encore l'impression de continuité, d'évolution progressive.

2. Ce saut n'est pas réalisé par un être seul, autodéterminé, hors de toute relation. Lorsqu'un nouvel être se manifeste, toutes les relations préexistantes sont bouleversées, et ce particulièrement dans le groupe familial, mais aussi avec le groupe de pairs. C'est toute l'économie relationnelle qui se transforme ; et parents, frères et sœurs, copains et copines doivent eux aussi muter : ils ne peuvent plus être les mêmes dans le rapport à un adolescent qui apparaît d'abord comme étranger. L'adolescence, loin d'être un processus individuel, constitue sans doute le *décalage d'ajustement* réciproque entre des *Personnes* à part entière, alors qu'il s'agissait

1. Nous nous situons dans la continuité des thèses de Jean Gagnepain, *Du vouloir dire, traité d'épistémologie des Sciences humaines* (t. 1 : *Du signe, De l'outil*), Paris, Pergamon Press, 1982 (t. 2 : *De la Personne, de la Norme, à paraitre*).

2. D. Boullier, *Identité...* (discussion de Bourdieu : *Les rites comme Actes d'institution*), 1982, ronéo.

jusqu'ici d'un rapport Personne/Enfant, ce dernier n'existant qu'incorporé à la Personne de l'autre. Il y a donc un *décalage* entre l'émergence de cette nouvelle Personne et la reconnaissance sociale par l'invention de relations fondamentalement autres que pendant l'enfance.

C'est alors que se réalise une socialisation de la Personne, qui n'a rien à voir avec la socialisation de l'Enfant. Alors que cette dernière période procédait par imprégnation (on « baigne » dans le milieu de l'autre), la socialisation à l'adolescence relève d'une communication, où les capacités de Personne des partenaires sont complètes. Mais l'adolescent, d'une certaine façon, possède ces capacités formelles (de classement et d'obligation — ou de réciprocité) sans vraiment les mettre en œuvre. Il devient seulement capable d'histoire, c'est-à-dire de rapport à l'autre, constitutif d'origines et de fins, de divergence et de convergence. Il doit mettre à l'épreuve ces capacités, s'exercer au compromis, au classement et à la réciprocité dans des échanges réels : c'est ainsi qu'opère la socialisation par communication et, bien souvent, cet exercice « à blanc » des capacités sociales donne lieu à des excès, à des passages à la limite où l'adolescent affirmera sa spécificité irréductible ou au contraire voudra se fondre dans un groupe fusionnel.

Mais alors quand finit cet exercice ? Quand s'arrête l'adolescence ? Il s'agit ici de découpages très arbitraires socialement et la diversité des désignations légales de la « majorité » en témoigne. Si la capacité de Personne émerge en dehors de toute prescription sociale, la fin de la période de remaniement et d'exercice qu'est l'adolescence est déjà entièrement prise dans le jeu des rapports sociaux : il convient alors de repérer des indicateurs de compromis provisoires qui établissent plutôt la fin de l'adolescence à la prise de responsabilité professionnelle ou familiale : les variations culturelles peuvent être multipliées et le repère abstrait (en âge) de la majorité légale marque bien l'incapacité de l'Etat à réunir un compromis sur les seuils sociaux qui constitueraient la fin de l'adolescence. D'un point de vue anthropologique, il pourrait sembler que le fait d'avoir un enfant représente une transformation radicale du rapport aux autres générations puisqu'on est père (homme ou femme) comme (et à la place de) son père. Or cette capacité sociale de paternité est constitutive de la personne : la paternité biologique ne peut constituer qu'une manifestation de cette capacité, au même titre que toute prise en charge d'autrui, que toute insertion dans un circuit d'obligation. Le métier en est socialement la forme la plus achevée.

Le deuil et l'étranger

Passage d'un rapport d'imprégnation à un rapport de communication, tel est le premier enjeu de la puberté et de l'adolescence. La brutalité de la rupture, ou tout au moins la non-continuité des identités semble attestée par le travail de *deuil* qui a été établi comme constitutif de cette période de la vie : il y a bien perte, disparition de l'Enfant, certes en tant que réalité biologique mais surtout comme principe de relations. Le deuil d'un certain corps signale le saut mais, plus généralement, ce sont les images réciproques qui s'effondrent et une reconstitution lente qui doit s'opérer : ce travail prend du temps (« il n'y a pas d'autres remèdes à l'adolescence que le temps qui passe », Erikson) et chaque membre de la famille mais aussi tout l'environnement (pairs, école, etc.) est amené à se réaménager différemment. Pour l'adolescent, l'image idéalisée de ses parents s'effondre par la capacité qu'il a à se décentrer, à se constituer abstraitement comme source du monde : il peut aussi définir ses parents et mettre en œuvre ses capacités de classement pour cela, au-delà de la relation d'évidence et d'exclusivité de l'enfance.

Cette disparition de l'enfant se marque avant tout comme vide, à travers la fin de certaines relations, à travers certains indices de refus de la part de l'adolescent. Le deuil réciproque peut alors apparaître comme degré zéro de la communication dans le *silence* ou dans l'*absence* : « l'incommunicabilité » entre générations prend sans doute sa source dans une fixation à cette négativité structurelle, qui ne parvient pas à être investie dans un nouveau rapport de Personne. Au mieux, l'adolescent sera perçu comme *étranger*, ce qui oblige déjà à dépasser la négativité première, à admettre l'émergence d'un autre là où il n'y avait que l'enfant. Mais cette étrangeté reste difficile à négocier, puisqu'il faut bien cohabiter. On conçoit alors le sentiment très puissant d'inquiétude vécu par des adultes en présence de jeunes (en groupe, en public plus particulièrement), sentiment analogue à celui ressenti en face d'étrangers.

Cet autre radical qu'est l'adolescent est d'autant plus difficile à admettre qu'« on y est pour quelque chose » comme parent et qu'implicitement il repousse une génération vers la mort sociale et biologique. Mais l'adaptation à cette nouvelle situation est rendue très malaisée par l'instabilité même de ce nouvel autre, différent en cela d'un étranger qu'on peut définitivement classer. Car l'adolescent est aussi étranger à lui-même : il s'expérimente lui-même en quelque sorte et les rôles sociaux qu'il endosse provisoirement, et souvent collectivement, peuvent changer sans cesse, l'insatisfait toujours et renforcer son étrangeté vis-à-vis de lui-

même et d'autrui³. L'adolescent tendra à affirmer sa nouvelle prétention de Personne, en marquant bien sa différence avec l'enfance : il le fera d'autant plus vivement qu'il sera susceptible d'être encore assimilé à ce statut d'enfant. Mais ce traitement du deuil par une fuite en avant dans les identités provisoires d'adolescent renforce sa distance à un monde perdu, sans pour autant lui fournir les bénéfices d'une autodéfinition stable dans des rôles sociaux reconnus.

*La transformation des principes de réciprocité :
le contrat de génération*

La reconnaissance réciproque dans un rapport de communication entre générations (parents-enfants, ici) suppose de la part des parents la reconnaissance d'un nouvel être à part entière, ayant capacité à se donner de l'origine, à produire son histoire. Pour l'adolescent, cela suppose de reconnaître le contexte d'émergence de sa propre capacité de Personne.

Or le dialogue, résumé de façon caricaturale, qui paraît exprimer au mieux la brutalité de la mutation serait de ce type : « C'est bien toi ça, nous t'avons fait comme ça » vs « vous n'y êtes pour rien, je pars de zéro ». Nous trouverons plus loin, dans l'analyse du traitement du changement dans les récits des parents, cette tendance très nette à *éterniser* des caractères qui effacent la mutation et resituent l'adolescent dans la continuité d'un rapport parent-enfant. A l'opposé, nombre d'affirmations d'adolescents sont péremptoires pour établir leur autonomie de décision complète, leur capacité à s'autodéfinir totalement.

Nous sommes en présence du traitement de la dette réciproque entre générations : c'est dans la mesure où les parents admettent de ne plus revendiquer leur rôle de créancier (« nous t'avons fait » « nous avons fait notre devoir » « tu nous dois à ton tour ») que l'adolescent peut sortir du rapport parent-enfant. Car la dette qu'on lui suggère est énorme et rend impossible un contre-don libérateur si on la maintient dans le registre biologique (l'enfant ne donnera pas la vie à ses parents).

Or, l'adolescent donne bien la vie à ses parents, puisqu'on l'a vu, ils émergent ensemble à un nouveau rapport de communication qui rend caduques les identités préexistantes. Passer de la dette imaginaire absolue à la réciprocité des dons constitue un des enjeux de l'adolescence. Cela suppose pour les parents d'accepter de ne plus revendiquer les bénéfices de celui qui donne, et qui met ainsi l'autre en dépendance comme débiteur, tout en conti-

3. Evelynne Kestemberg, in *Revue française de Psychanalyse*, n° 3-4, XLIV, mai, août 1980 (« L'adolescent »).

nant de fait à donner. Il s'agit en réalité de « donner à perte » dans ce rapport de génération pour obtenir un bénéfice sur un autre registre qui est celui d'une possibilité de réciprocité généralisée entre personnes à part entière. Gagnepain souligne que l'enjeu de cette période, c'est de *tuer le fils*, impératif beaucoup plus exigeant que celui de tuer le père.

Pour l'adolescent, il s'agit dans un premier temps de briser le cercle de la dette en refusant les termes d'un contrat de génération⁴ qui l'assignerait à une position de débiteur insolvable : l'adolescent ne peut pas *rendre* mais il peut refuser de recevoir. Là encore, un temps de négativité pure est significatif (« je ne vous dois rien »). L'émergence à la Personne suppose ainsi, par le refus de recevoir, une négation radicale du rapport générationnel (« je suis ma propre origine »). Mais cette première rupture permet l'émergence à une autre réciprocité où l'adolescent est la *source* du don : c'est lui qui librement s'inscrit dans un nouveau contrat de génération en donnant et en prenant en charge Autrui. Dans les formes diverses de la paternité sociale, l'adolescent peut faire l'expérience de sa capacité à *servir*, à réaliser un devoir, à s'inscrire dans un rapport de réciprocité. Bien souvent il le revendique même. On peut faire l'hypothèse que c'est ce détour vers la forme sociale généralisée de la réciprocité qui lui permet de réintégrer le contrat de génération, notamment au sein même de la famille, en devenant partenaire de l'échange et non plus éternel récipiendaire. Le contrat de génération assure en fait la relève et par là la prise en charge par les plus jeunes de la totalité sociale : il est une garantie d'*éternité* sociale pour les générations qui meurent, dans la mesure où elles acceptent de s'inscrire dans le cycle social, sans prétendre réaliser à elles seules, et pendant le temps biologique qui leur est attribué, quelques fins ultimes que ce soit. Ce gain d'éternité, dans la perte consentie délibérément de la maîtrise sur la société, est une condition *sine qua non* d'une cohérence sociale élémentaire. Il s'avère que les mutations contemporaines rendent ce contrat plus incertain.

Notons seulement ici que l'extension de l'adolescence, dans un contexte culturel qui ne reconnaît de statut social complet que dans le travail ou même l'emploi (forme restreinte du métier), rend nécessaire un soutien parental plus tardif que pour les générations précédentes : cela reproduit une situation de don prolongé par les parents, qui peut être culturellement distanciée pour ne pas instituer une dette absolue créatrice de dépendance. Mais,

4. René Kaës, *Ruptures, changements, utopies*, in Cornaton (Michel), éd., *Psychologie sociale du changement. Vers de nouveaux espaces symboliques*, Paris, Ed. Chroniques sociales, 1982.

plus souvent, cela retarde la possibilité pour l'adolescent de devenir source du don et nos observations laissent apparaître un assujettissement prolongé et non le passage à une réciprocité effective : à l'inverse, la rupture rapide ne semble possible que par le rejet brutal des parents, refusant de continuer à donner, dans un contexte où l'adolescent n'a aucune possibilité d'être autonome. Dans les deux cas, la toute-puissance parentale semble difficile à surmonter, malgré les impressions répandues sur « les jeunes qui n'en font qu'à leur tête et qui ne respectent rien ». La multiplication des tentatives d'affirmation identitaires par la mode, le langage, etc., renvoie bien à une difficile prise d'autonomie dans un contrat de génération où la jeunesse prend sa place : jouer de la distinction culturelle, affirmer des appartenances collectives, c'est aussi tenter de s'inscrire dans un autre monde, totalement neuf, par impuissance à (ou plutôt impossibilité de) prendre en charge celui qui existe, monopolisé par d'autres générations. L'émergence d'une « culture jeune » n'est que le corrélat de son maintien prolongé hors du contrat de génération, où la jeunesse pourrait prétendre à une contribution effective.

2. LE TRAITEMENT DU CHANGEMENT DANS LE RÉCIT

La démarche d'interviews que nous avons adoptée ne présente pas un intérêt seulement par les indicateurs des transformations décelées par les parents ou par les adolescents : dans l'entretien lui-même, nous demandons aux parents ou aux adolescents de reconstituer un moment de leur histoire. Le récit dans sa généralité est l'occasion de manifester le traitement du temps dont on est capable et constitue en lui-même un indicateur important.

La négation des seuils

La plupart des récits traitent le changement comme évolution lente, imperceptible. Pour beaucoup d'interlocuteurs, aucun événement ne ressort qui aurait pu constituer l'indice d'un changement brutal. Les fugues, anorexies, mutismes prolongés que nous supposons exister comme passages à la limite de la capacité nouvelle de l'adolescent à produire son histoire ne nous ont pas été signalés et, globalement, aucun parent ne peut décrire cette mutation comme un choc. Cela invalide-t-il notre hypothèse, qui se construisait déjà contre cette illusion du sens commun ? Sans négliger les volontés délibérées et inconscientes d'occultation d'épisodes douloureux, nous prendrons le parti d'admettre que, racontant l'histoire de l'adolescence de cette façon, on ne peut rien en tirer sur la réalité du changement mais on peut par contre

observer le traitement du changement que font ces acteurs, sans chercher à déceler l'exactitude (?) de leur récit. Le récit est nécessairement reconstruction et ce sont ses procédures qui sont éclairantes et les seules auxquelles nous avons accès. Pourquoi alors cette continuité ?

Il faudrait souligner d'abord qu'elle n'est pas générale : interrogeant des parents d'adolescents de 17, 18 ans nous l'avons rencontrée systématiquement alors qu'en nous adressant à des parents d'adolescents de 14, 15 ans, nous en trouvions certains pris très nettement dans un discours de continuité de l'enfance, niant toute transformation tandis que d'autres affirmaient leur étonnement devant les transformations de leurs enfants. « Là qu'est-ce qu'ils ont changé en deux ans. Ma fille qui a 20 ans, elle reste toute baba de les voir. Elle dit, nous à 14, 15 ans on n'était pas comme ça, nous maman. » Telle autre remarquera aussi nettement le changement chez sa fille qui a 14 ans, alors que son récit des maturations de ses aînés est beaucoup plus linéaire.

On peut voir là un effet de sélectivité de la mémoire qui permet de raconter plus aisément ce dont on est proche. Mais en allant plus loin, il semble bien que le seuil soit là éprouvé et mis en récit parce qu'il n'est pas encore intégré et qu'il suppose une redéfinition des relations en cours. La mutation apparaît parfois d'autant plus nette que le passage à la Personne chez l'adolescent se marque par un usage surabondant des signes de la maturité sociale : plus on est près de la frontière, plus on veut l'affirmer et, dans ce cas, montrer sa différence avec les enfants. D'où des changements d'attitude, de vêtements, etc., que nous étudions ailleurs⁵ mais qui se signalent par leur conformité au modèle du jeune adulte. « Y'a deux ans, c'était le petit gosse qui allait tranquillement à l'école. Maintenant pour moi c'est un homme. Il est raisonnable, il est réfléchi. » Le passage à une surenchère dans les signes de la maturité rend la frontière plus évidente.

Mais cet extrait d'interview nous propose une autre piste : ce qui est relevé comme indicateurs du changement (« raisonnable », « réfléchi ») vaut comme confirmation du comportement adulte normal — ce que cherche d'ailleurs l'adolescent. Mais le changement semble d'autant plus facilement repéré par les parents qu'il conduit à un comportement identique au leur. C'est une constante du rapport à l'enfant qu'on retrouve encore à l'adolescence : on nie l'altérité radicale de l'adolescent en l'inscrivant dans un cheminement, une progression vers un idéal de

5. D. Boullier, *Un étranger intime : l'adolescent. La cohabitation des générations en grand ensemble*, Rennes, LARIS, 1985 (pour la CAF et la Ville de Rennes).

l'adulte qu'on incarne comme parent. On ne le reconnaît comme autre que dans la mesure où il nous ressemble et où l'on peut ainsi s'affirmer comme archétype de la maturation réussie. Une affirmation de soi qui passerait par d'autres comportements moins normés serait aussitôt assimilée à un manque de maturité. (« Je lui dis oui, Mi., tu as 18 ans en âge bien sûr mais dans ta petite tête tu les as pas encore. C'est vrai qu'il ne raisonne pas comme un adulte ». Pourtant bien des jeunes « raisonnables » à 14 ans « décevront » leurs parents à 17, en brisant cette page conformiste.

Le seuil ne paraît repérable par les parents que lorsque le réaménagement des relations est encore en cours et que l'évolution s'inscrit dans un sens conforme à sa propre image d'idéal type de l'adulte. Hormis ces deux conditions et dans le déroulement de « carrière » d'un même adolescent, on retrouve une organisation du temps niant les seuils, un récit marqué par l'ajustement progressif imperceptible dont on ne peut même parfois faire le récit. Si l'évolution est constatée, elle l'est toujours après-coup. « Vous voyez, ça s'est fait tellement gentiment, que quand on s'en est aperçu, eh bien le vin était déjà tiré ! »

Cela fait partie des conditions mêmes de l'émergence de la Personne comme saut, de ne pouvoir l'identifier ou la prévoir à temps. Elle surprend toujours : on ne mesure le changement qu'en reconstituant par la mémoire un état antérieur des relations auquel on compare la situation actuelle. De ce fait même, la « surprise » est déjà traitée par ces glissements successifs dont on ne peut plus faire le récit, par manque de repères.

Ce traitement du changement opère comme une totalisation, une « éternisation » des relations intrafamiliales : c'est une constante de notre capacité d'histoire de nous permettre de nous abstraire du temps physique en organisant dans le même mouvement un présent, un passé et un avenir comme totalité cohérente. Mais A. Eiguer⁶ signale que les familles psychotiques nient l'écoulement du temps et qu'elles sont incapables d'adaptation. A l'inverse, d'autres, dépressives, vivent le temps comme écoulement fatal. Elles sont ainsi toujours dans le temps de l'autre.

La capacité de traitement formel du temps dont nous disposons, cette absence absolue doit toujours s'investir dans la réalité, trouver un compromis. Lorsque les parents reconstituent une histoire linéaire, totalement abstraite, où aucun événement n'apparaît plus, ils tendent vers ce pôle schizophrénique évoqué par Eiguer, en niant l'émergence d'une autre temporalité propre chez l'adolescent.

6. A. Eiguer, L'impact de l'adolescence de l'enfant sur la famille, in *Dialogue*, n° 72, 1981 (« Les cycles de la vie familiale »).

Emergence à la Personne ou éternité des caractères

Nos observations permettent de voir à l'œuvre cette opération, où des différences d'âge, de capacités, des seuils sont effacés et éternisés sous forme de différences de *caractères*.

Ce traitement est extrêmement important car il permet de faire d'une transformation menaçante un trait de caractère quasi naturel, dont les parents sont en grande partie la source. Tous les groupes familiaux étudiés produisent en leur sein un découpage en « caractères », en « natures », inexplicables et éternels mais qui, à eux tous, se compensent et contribuent à faire de la famille un *microcosme*, un monde total dont la définition revient aux parents.

« Les deux derniers sont réfléchis par rapport aux deux aînés. »

« La grande et la petite c'est pas du tout pareil. La grande elle est sectaire, autoritaire, la deuxième c'est "j'en foutiste", je vous dis elles sont très différentes l'une de l'autre. »

« Ils ont été élevés exactement pareil, ils n'ont pas du tout les mêmes réactions. C'est le jour et la nuit. »

Dans cette démarche, les transformations passent au second plan au profit d'une constance des « caractères », ces quasi natures, dont les parents eux-mêmes ne peuvent expliquer l'origine (ni en être la cause par leur éducation). De l'enfant à l'adolescent, le « caractère » se maintient ou plutôt le système des oppositions de caractère : car des changements peuvent avoir lieu dans les formes d'extériorisation des caractères mais les oppositions dans la fratrie sont toujours identiques. La famille se constitue ainsi très tôt comme système clos, où des rôles sont attribués, une règle de rapports interpersonnels établie, qu'il sera très difficile de transformer, au moment de l'adolescence notamment. Ces oppositions de caractère s'organisent comme systèmes de rôles ouvert/fermé (sociable/non sociable) actif/passif, conforme/non conforme, etc. Le plus souvent, ces oppositions se cristallisent en termes de sexes à tel point qu'on parlera du « garçon manqué ». Tout se passe comme si le micro-monde de la famille devait s'organiser selon des divisions éternelles, s'équilibrer à travers ces divisions pour former une totalité cohérente.

Cette totalité familiale est censée fonctionner éternellement et les acteurs se conforment en général au rôle constitué dans l'interaction et dans le système des attentes. Cette construction réciproque des rôles, qui tend à faire de la famille une personne (un être unique), va jusqu'à la polarisation sur l'un de ses membres des dysfonctionnements, des déséquilibres relationnels. Les travaux de l'école de Palo-Alto ont suffisamment mis en évidence ce phénomène du symptôme représenté par l'un des membres

pris dans un système de communication pathologique. On rejoint ainsi ce que nous affirmions dans notre préambule théorique : l'adolescence travaille toute la famille, car elle oblige à redéfinir toutes les règles de communication : le groupe familial comme totalité se dissout et émergent plusieurs personnes devant cohabiter et échanger. Le maintien des repères de *caractères* permet à bon compte de faire survivre une économie relationnelle passée en déviant les diversités des personnes, en maintenant les rôles établis.

Ces repères servent d'ailleurs à négocier les crises plus actives où toute comparaison temporelle disparaît : « Tu as toujours été... » cette explication par la nature nie le changement et en même temps contribue à figer les rôles dans une éternité abstraite, qui rend tout compromis encore plus improbable.

Permanence du modèle éducatif

Dans tous les cas, cette interprétation du changement en termes de caractères et cette systématisation des oppositions permettent aux parents de faire comme s'ils n'étaient pour rien dans cette production de rôles. Les produisant, ils contribuent à clore le groupe familial sous leur domination, mais les produisant comme caractères naturels, ils déniaient leur propre rôle et leur participation à la communication familiale⁷. Ce double dispositif verrouille toute possibilité de mise à distance du fonctionnement propre de la famille, ce qui peut rendre l'adaptation aux transformations de l'adolescence particulièrement difficile. L'une des familles citées précédemment le disait clairement « on les a élevés exactement pareil » : cette relativité de l'éducation conduit à évacuer toute responsabilité parentale et représente un autre traitement de la transformation adolescente. Implicitement, cette formulation reconnaît un certain *dessaisissement* parental, à la fois permanent dans la famille et particulièrement vif à l'adolescence où les personnes s'affirment selon des voies imprévues et opposées. Mais paradoxalement, cet aveu d'impuissance peut en même temps être entendu comme affirmation de l'action éducative : ce trait est constitutif de tous les récits recueillis : « Malgré toutes les différences de sexe ou d'âge, on les a élevés pareil. » Quels que soient les modèles éducatifs adoptés, même les plus laxistes, la maîtrise parentale d'un projet éducatif est toujours mise en scène. Quand bien même il apparaît que le laisser-

7. Il ne s'agit pas à l'inverse de supposer qu'ils sont les seuls producteurs des rôles puisque des renforcements réciproques des rôles organisent toute la vie familiale.

faire est total ou que l'autoritarisme échoue en permanence, aucune formulation ne doit laisser croire que la situation n'est pas maîtrisée.

— « Chez lui, c'est sa chambre, et là vous disiez tout à l'heure "on a baissé les bras", c'est pas vrai, on n'a pas baissé les bras, on a dit oui, mais sans baisser les bras, on a dit oui en conscience. »

Cette volonté d'afficher une cohérence à l'action éducative contribue à effacer toute conscience du seuil, de la pression exercée par un autre qui n'est plus enfant. Là encore, la solution de continuité du récit — les petites adaptations qu'on oublie — contribue à évacuer la difficulté à gérer une altérité radicale au sein même de la famille. Dans toutes ces situations, les parents doivent « faire comme si » ils avaient *toujours* eu les mêmes principes éducatifs : si les « résultats » sont aussi divergents, c'est alors affaire de caractères qui ont *toujours* existé.

Même admettant l'évolution de leurs enfants, mesurant des décalages, la position parentale doit se réaffirmer et afficher la sérénité et la maîtrise. Le rapport parent-enfant doit être *éternel* et ne souffre pas de dérogation : d'une certaine façon, il ne peut être transformé (biologiquement) mais culturellement il doit pourtant advenir comme rapport de communication où fils et père ne sont plus définis comme tels.

Les générations non contemporaines : les seules mutations admises

Cette permanence des principes éducatifs se heurte pourtant aux changements culturels d'ensemble : tous les parents mesurent le décalage dans les valeurs, dans les modes de vie entre leur enfance et celle de leurs enfants. Dans ces contextes changeants, l'expérience parentale se trouve très vite invalidée et son rappel par trop insistant ne fait que contribuer à placer les parents dans un monde étranger. On atteint alors un aspect essentiel des relations de génération qui consiste en la formation à des époques différentes de systèmes d'attente et de représentation différents, comme le propose Bourdieu⁸.

Non seulement parents et enfants sont dans un rapport de paternité, mais encore ils ne sont pas contemporains. Dans ce double décalage se glisse la possibilité pour les parents de traiter la mutation de l'adolescence. Alors que les rapports parents-enfants peuvent se maintenir formellement hors du temps, en se réduisant parfois au « respect » réciproque (« on doit respecter les parents, les appeler « mes vieux » c'est méprisant, c'est inadmis-

8. Pierre Bourdieu, in Association des Âgés, *Les Jeunes et le premier emploi*, Paris, Documentation française, 1978, p. 520-530.

sible », obs. 1985), les contenus mêmes de l'éducation ne peuvent que changer. Tous les parents l'admettent. Et c'est sous cette forme de pression sociale générale, que ces parents semblent intégrer plus aisément la mutation de l'adolescence : « Avant tu leur aurais fait mettre, enfin on me donnait beaucoup, tu leur collais ça, des choses propres : c'était la mode ou pas la mode, ils mettaient ça. Tandis que maintenant on me donne souvent des choses mais c'est plus la mode alors on suit, c'est normal, ils ont chacun leur époque. »

Les pressions culturelles sont ainsi admises et contribuent à faire accepter le choix autonome des adolescents, qui est issu avant tout de leur sensibilité nouvelle à la mode, liée à l'émergence de leur capacité de Personne.

De la même façon, des adaptations à l'apparition d'un nouvel être social autonome sont réinterprétées comme décalages normaux entre sa propre éducation et celle de l'époque actuelle. Dans la plupart des familles observées, le modèle éducatif qui a formé les parents est décrit comme plus strict, plus autoritaire, que celui qu'ils mettent en œuvre eux-mêmes actuellement avec leurs enfants. Cette évolution culturelle est défendue pourtant de façon ambivalente : critiques vis-à-vis des excès des méthodes éducatives qu'ils ont connues, ils ne peuvent pour autant dénier, sous peine d'autodévaluation, leurs vertus formatrices. Après tout, ils se sont forgés dans ces difficultés et « le résultat n'est pas si mal ». Mais ils veulent en même temps éviter à leurs enfants les mêmes épreuves. Le modèle éducatif qu'ils portent est donc en rupture avec celui qu'ils ont hérité : ils sont, eux, à l'initiative de l'évolution. Là encore maîtrise et affirmation de soi sont mis en scène et contribuent à occulter les adaptations faites dans le cadre de la réorganisation imposée par l'adolescence. Ces choix éducatifs, cette attitude vis-à-vis de leurs enfants, où ils concèdent et s'adaptent, est valorisée comme système délibéré opposé consciemment à celui qu'ils ont connu. Là encore volonté de continuité, de cohérence qui cherche à maintenir une structure parentale stable dans un contexte où cet étranger qu'est l'adolescent fait irruption. Cette volonté de maintenir un rapport d'imprégnation pour retarder une communication inévitable se retrouve dans les descriptions des relations qu'ils entretiennent avec leurs propres parents (les grands-parents actuels) : s'ils sont très « respectueux » pour la plupart, cela ne va guère au-delà des visites de politesse et pour certaines familles, l'isolement est délibéré.

« J'ai toujours dit que je n'aurais jamais élevé mes enfants aussi dur que mon père (...). Et maintenant le grand-père, on le voit pas souvent. Je lui ai tenu rancune de ça. »

Dans quelle mesure cette adaptation aux exigences de leurs

adolescents, présentée comme évolution des mœurs et des méthodes éducatives, ne cherche-t-elle pas à prévenir une rupture de génération, expérimentée par ces parents, en maintenant des rapports de parents à enfants dans un don permanent, et en espérant un contre-don à long terme ?

3. LE RÉCIT LACUNAIRE DES ADOLESCENTS

Toutes les remarques précédentes valaient pour les discours recueillis auprès des parents. Il faut souligner que cette capacité de récit devant un interlocuteur étranger existe au même titre, dans ses caractéristiques formelles, dans toutes les catégories socioprofessionnelles rencontrées. La langue utilisée varie bien entendu, mais du point de vue de la simple productivité verbale, aucune différence significative entre groupes sociaux n'a pu être relevée.

Le contraste apparaît d'emblée avec les entretiens réalisés avec les adolescents : ce préalable voulait souligner que les caractéristiques socioculturelles des adolescents ne sauraient expliquer leur récit lacunaire, bien que des différences dans la productivité apparaissent très rapidement selon les groupes sociaux de même que certaines propensions à l'introspection, à l'explication verbale des « états d'âme » plus répandus dans des milieux aisés. Mais le récit comme verbalisation d'une organisation temporelle du cours de la vie présente des traits structuraux identiques.

La réticence primordiale

Une différence importante apparaît entre les adolescents de moins de 17 ans et les plus âgés : la frontière est imprécise et doit le rester puisque la capacité de récit est liée à la capacité de communication et de mise en forme de sa propre histoire. La première phase de l'adolescence semble marquée par ce silence que nous évoquons dans la première partie : aucune reconstruction verbale ne semble possible et l'on obtient à ce moment des dialogues très brefs, qui relèvent d'un discours minimal où l'on répond aux questions de l'autre, sans pouvoir s'en décentrer, sans affirmer sa propre définition de la situation. On comprend les problèmes que cela peut poser à l'enquêteur mais l'analyse de la situation et de ce manque-à-parler se révèle significative en elle-même. Le jeune adolescent se trouve confronté à un étranger et doit se mettre en scène : cette exigence suppose une aptitude à la communication où l'on traite conflictuellement avec l'autre, où l'on accepte des compromis tout en ayant la capacité de s'autodéfinir, de ne pas

s'enfermer dans le discours de l'autre, car le dialogue disparaît alors comme procès d'attribution réciproque des identités. Les adolescents rencontrés semblent *coller* aux questions posées et y répondre à la lettre, incapables de s'en décentrer mais en même temps, ils manifestent ainsi, par ce discours minimal, une extrême réticence-à-dire qui signale, contrairement au flot ininterrompu de l'enfant, qu'ils se construisent comme intérieur, qu'ils ne peuvent affirmer leur capacité à être qu'en se retirant quasiment du dialogue.

Cette attitude est indicatrice d'une émergence à la communication qui se traduit par une difficulté au compromis et une réticence dans le dialogue mais, en même temps, le thème de l'échange lui-même (son histoire d'adolescent), les oblige à faire un exercice qui leur semble tout nouveau : ils doivent verbaliser leur histoire c'est-à-dire organiser le temps en séquences, en origines et en fins. Loin d'être un trouble de la mémoire, le récit lacunaire qu'ils produisent révèle en négatif leur inexpérience dans cet exercice de reconstitution de son histoire, que chaque homme réalise à tout moment en se posant comme la source du passé, du présent, de l'avenir pour le reste du monde. Leurs réactions face à certaines questions laissent entendre qu'ils n'ont jamais eu l'occasion de verbaliser ce retour sur eux-mêmes, qu'ils parviennent difficilement à produire leur propre itinéraire, à lui donner sens. Car reconstituer son passé c'est aussi l'orienter vers un avenir à la lumière du présent et de la situation de dialogue elle-même : c'est dans tous les cas s'absenter de cette situation et se poser comme éternité, non engendrée en quelque sorte. Or, la mutation de l'adolescent constitue précisément à sortir de la prégnance de la filiation biologique et sociale, pour s'affirmer comme créateur de ses origines par ses capacités de classement social, de prise en charge d'autrui, d'histoire en somme. Mais cette capacité qui vient d'émerger semble en quelque sorte s'exercer à vide chez eux, dans la mesure où, voulant par-dessus tout ne plus être dans l'histoire de leurs parents, ils ne se trouvent pas moins dépourvus d'expérience dans la production de leur propre histoire.

Le groupe, acteur historique de substitution

On conçoit dès lors que cette double difficulté, liée à l'émergence de la Personne (difficulté à communiquer, réticence d'une part et construction historique de soi-même très incertaine d'autre part) contribue à renforcer le rôle du *groupe*. Il agit tout d'abord comme soutien à l'énonciation dans le dialogue en contrant le déséquilibre de la relation : ainsi plusieurs adolescents demanderont à avoir un copain avec eux pendant l'interview.

Cette organisation en *couple* crée les conditions d'un microcosme opposé à un individu (l'interviewer) et permet, comme Goffman l'avait montré, de retraiter plus efficacement les menaces potentielles des situations, en se répartissant les rôles.

Le second effet du groupe est encore plus décisif car il permet en son sein même d'expérimenter un dialogue égalitaire où chacun verbalise ses fragments d'histoire pour que, collectivement, les adolescents se construisent leur vision du monde et manifestent effectivement leur capacité d'histoire. Là où chacun reste inexpérimenté, le groupe permet de réaliser *l'auto-engendrement*, de mettre en œuvre une invention de ses origines, qui nie les origines biologiques. Le groupe, à travers les palabres continuelles, se crée de l'éternité, en constituant des origines communes stables et une vision du monde (classements, rôles sociaux, valeurs) définitive, bien que toujours changeante : il donne du sens là où chacun se trouve encore pris dans le sens de l'autre, à travers cette relation de filiation. Il est intéressant de noter alors que, à la recherche par les parents d'une histoire sans rupture, sans seuil, enracinée dans l'éternité des caractères et des rôles, correspond dans le groupe adolescent une invention de ses origines tout aussi radicale et opposée à la précédente, qui est pourtant elle aussi recherche d'éternité, abstraction vis-à-vis de l'écoulement du temps poussée parfois à sa limite. Ainsi, lorsque nous rencontrons le groupe, les discours tenus sont de deux ordres :

— « Ça a toujours été comme ça » : on a toujours été ensemble, alors même que l'observation montre l'instabilité très grande des relations. Mais, dans la situation, le groupe se constitue comme un tout éternel et réinterprète ainsi tout son passé.

— « Ça, c'était avant, c'est fini » : à l'inverse, on a là une conscience aiguë du changement qui repousse tous les comportements (et notamment ceux qui sont stigmatisés) dans un passé indéfini. On se réinvente en permanence des origines, on se retrouve tout neuf, et le passé ne se réorganise pas véritablement en séquences mais en un tout indifférencié. Là encore, la faculté d'abstraction est poussée à sa limite et il se manifeste une capacité radicale d'origination que le groupe seul permet de réaliser pendant un temps.

Les deux discours peuvent coexister sans problèmes dans la même séquence : *on est éternel parce qu'on est toujours nouveau*, ce qui est l'exacte mesure de la capacité de traitement du temps propre à l'Homme. Cette « génération spontanée » ne peut que contester l'inscription dans l'histoire de l'autre, qui était la situation de l'enfant, et conduit nécessairement à des redéfinitions des rapports de génération qui dépassent leur conditionnement biologique vers une paternité sociale commune à tous.

Si le discours adolescent apparaît comme lacunaire dans ses premières manifestations et jusqu'assez tard, c'est que la verbalisation est fonction d'une expérimentation de situations de communication qui permette à ce discours propre de se faire jour : c'est en quelque sorte un exercice que certains n'ont guère l'occasion de faire, soit parce que leur famille leur dénie « le droit à la parole » c'est-à-dire leur statut de personne (alors que d'autres valorisent au contraire « l'expression » personnelle) soit aussi parce que leur éducation a un effet de bulle qui les empêche d'avoir des contacts avec d'autres personnes qui les obligeraient à s'auto-définir. Ainsi le groupe de pairs et les rencontres avec les adultes hors du milieu familial (travailleurs sociaux, enseignants, patrons) sont-elles décisives dans l'exercice de la capacité de communication.

Mais il faut souligner qu'on aurait tort de mesurer la « maturité » de l'adolescent à l'aune de ses capacités verbales : ce serait oublier que la communication est aussi coopération et consensus et non seulement interlocution. Aussi, l'activité de classement et de réciprocité qu'exercent les adolescents dans leurs pratiques spatiales, dans leurs échanges de biens, dans leurs coopérations techniques, etc. s'avère tout aussi importante mais n'est guère reconnue par les adultes et plus difficilement accessible à l'observateur.

CONCLUSION

La démarche que nous avons adoptée prétend dégager la formalisation incorporée au récit des parents et des adolescents. Par certains aspects, elle peut rejoindre une approche ethnométhodologique attachée à rendre compte des modalités de construction du monde social et du travail d'interprétation par idéalisation (cf. Schütz), à travers des procédures de récit (*accounting practices*). Mais la mise en évidence des discours croisés entre parents et adolescents (comme deux versions opposées de la même éternisation, propre à tout récit) ne peut s'appuyer sur une analyse strictement « cognitive » ou même linguistique : c'est le rapport social en transformation et l'enjeu de l'adolescence pour tout le groupe familial qui se traite là et qui permet d'expliquer la régularité des discours. Il a fallu au préalable poser l'hypothèse du saut de l'imprégnation à la communication pour comprendre la mutation conjointe des générations et rompre avec l'idée reçue d'une crise qui appartiendrait à l'adolescent en propre. Cette notion réintroduit en fait la continuité biologique dans la mutation comme principe explicatif du social. Dans la

difficulté à traiter cette question d'une transformation radicale du même être biologique, se révèle, pour les Sciences Humaines, l'impasse d'un positivisme de l'*individu* : la sociologie l'a souvent entretenu en comptant (la statistique) ou en contant (la biographie) ces individus, alors qu'il s'agissait de penser le rapport social, c'est-à-dire le procès de la Personne, comme le proposait Marcel Mauss⁹.

LARES, Université de Rennes 2.

9. Marcel Mauss, Une catégorie de l'esprit humain : la notion de personne, celle de « moi », in *Sociologie et Anthropologie*, Paris, PUF, 1950.

FERNAND BRAUDEL

(1902-1985)

Les *Cahiers* ont ressenti douloureusement la disparition de Fernand Braudel. Il leur avait été associé, dès le départ, par l'amitié vive et parfois turbulente le liant à Georges Gurvitch ; cette relation forte qui me permit de le connaître et d'entrer dans son amitié à mon tour. Par lui, les *Cahiers* ont bénéficié du patronage de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales, avec constance et efficacité durant le temps où il la gouverna.

Les historiens ont dit ce qu'il fallait dire de l'homme et de l'œuvre occupant une position centrale dans le champ historique, du successeur de Lucien Febvre à la direction des *Annales*, de celui qui a donné à l'activité historique française une présence internationale. Le savant novateur et l'écrivain — car Fernand Braudel, sensible et ouvert aux courants de la vie intellectuelle, savait aussi pratiquer l'art de l'écriture — accompagnaient un fondateur. L'Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales s'est faite avec lui et par lui, la Maison des Sciences de l'Homme dont il conçut l'idée et le nom a été son entière création. Il pouvait forcer le succès, et provoquer les collaborations multiples.

L'œuvre de Fernand Braudel importe à toute pensée actuelle, vivante et inventive. Sa thèse (*La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*) et ses *Ecrits sur l'Histoire* ont façonné la nouvelle pratique historique. Son ouvrage : *Civilisation matérielle et Capitalisme (XVI^e-XVIII^e siècle)* est nécessaire à la compréhension du monde présent. Et son *Histoire de France* rappelle la présence d'un être-nation alors que les secousses de l'époque semblent le déformer. Fernand Braudel alliait l'histoire aux autres sciences sociales tout en les mettant en débat. Sa contribution à l'étude des temporalités, aux rapports du temps à l'espace est, à cet égard, exemplaire.

Pour moi, il est une présence au cœur de l'amitié et une incitation toujours active à penser neuf.

G. B.
